RÉVEIL AGRICOLE

CONTRE LE « MILDIOU » DE LA POMME DE TERRE

Ce que l'on designe sous le nom de « Maladie » ou de « Mildiou » de la pomme de terre est une grave affection qui cause particulièrement, par les années où les orages sont fréquents, des ravages importants, et réduit parfois à néant les plus beaux champs.

Non seulement les feuilles et les tiges sont grillées, mais les tubercules sont aussi atteints. La contamination de ceux-ci ne se fait pas directement, elle se produit soit à travers le sol, soit au moment de la récolte, soit encore dans les silos de conservation. Sur la peau du tubercule apparaissent des taches de couleur gris-bleuâtre, auxquelles correspondent des zones de pourriture sèche ou humide.

Il est possible de se prémunir contre le « Mildiou » par l'application à bon escient de pulvérisations cupriques dont l'action préventive est maintenant parfaitement démontrée.

Comment déterminer de façon précise l'époque de ces traitements ? Problème délicat et complexe, maintenant solutionné, tout au moins pour la « Maladie » de la vigne — proche parente de celle de la pomme de terre — qui, certaines années, cause des ravages considérables dans les pays viticoles.

Nous rapportons ici quelques passages d'une étude consacrée à cette question ; elle a trait à l'emploi des « Avertissements » par la voie de la Presse et celle de la T.S.F., dans la lutte contre le Mildiou de la vigne. Cette méthode est parfaitement applicable avec certaines variantes dans la région du Nord, où la pomme de terre couvre des surfaces importantes et est l'objet d'une culture très soignée.

LES « AVERTISSEMENTS » CONTRE LE MILDIOU

La maladie apparaît en général dans la seconde quinzaine de juin, mais jusqu'au mois de septembre elle peut atteindre les plantations. Elle se manifeste, nous avons dit, par le dessèchement du feuillage ; les germes de la maladie tombent sur le sol et, entraînés par la pluie, le pénètrent et attaquent les tubercules qui ne tardent pas à pourrir.

Si donc un planteur constate que quelques plantes se fanent, il doit agir dans le plus bref délai. Comme pour le Mildiou de la vigne, le traitement au sulfate de cuivre essentiellement préventif, empêche la maladie de se développer, mais il ne guérit pas les pieds malades.

Avant l'apparition des taches caractéristiques de l'affection sur les feuilles, taches que tous les vignerons et planteurs de pommes de terre connaissent bien, on distingue plusieurs phases :

En tout premier lieu la **contamination** qui marque le début de l'**infection**. Cette infection est latente, invisible, jusqu'au moment où apparaît une tache sur une feuille contaminée. La maladie se propage ensuite de proche en proche dans toutes les parties de la plante. C'est à la suite de cette période que l'on voit apparaître sur les feuilles les taches caractéristiques de la maladie.

A partir de ce moment, on dit que le mal est accroché, et le viticulteur, comme le planteur, sont impuissants à empêcher l'apparition des taches sur les feuilles malades.

C'est pourquoi les traitements préconisés, dont le rôle est de s'opposer à la germination des spores de Mildiou, doivent être appliqués sur les cultures avant la période d'infection.

Le but de la méthode des « avertissements » est donc bien de prévoir les dates d'infection et de traitement aux bouillies cupriques, et d'en aviser immédiatement les viticulteurs et les planteurs de pommes de terre, soit par la Presse, soit par T.S.F.

L'efficacité de ces traitements est ainsi garantie et leur nombre est limité au strict indispensable.

Comme nous l'avons déjà signalé pour que les plantations soient contaminées plusieurs conditions doivent être réunies. En effet, il faut la présence de germes de la maladie, de l'eau sur les organes des plantes, et enfin une température suffisamment élevée.

L'**infection dite primaire** a lieu lorsque la température se maintient pendant six à huit heures entre 18 et 25 degrés et que les œufs d'hiver — spores — du parasite peuvent, en présence de rosée, entrer en germination. Dans une région donnée, elle se produit chaque année, sensiblement à la même époque. Les infections secondaires s'observent à la fin d'une période pluvieuse, le brouillard lui survient ensuite contribuant à maintenir l'air très humide.

La prévision des infections se ramène donc à la prévision des pluies et des variations de température. Les observations locales conjuguées avec les données publiées par l'Office National Météorologique peuvent permettre ainsi, avec une suffisante précision, de prévoir l'apparition de périodes pluvieuses ; comme il faut tenir un certain compte des variations locales, il convient d'être renseignés par les divers postes répartis dans la région intéressée.

L'intensité du Mildiou dépend aussi de l'état de développement des plantes : à certains moments, celles-ci se montrent beaucoup plus sensibles à l'infection, par exemple au moment de la tubérisation et sans doute aussi pour certaines variétés dans la période qui précède immédiatement la floraison. Ajoutons que certaines variétés, sans être réfractaires, présentent cependant une bonne résistance à l'infection, alors que par contre d'autres sont d'une très grande sensibilité.

La méthode de prévention du Mildiou par les « avertissements » suppose une organisation complète, placée sous la direction d'un spécialiste des maladies des plantes.

Plusieurs stations fonctionnent déjà en France avec le concours de l'Institut National des Recherches Agronomiques de Versailles ; leur action s'étend sur plusieurs départements. Ces stations lancent des avertissements non seulement pour le Mildiou de la vigne, mais pour les autres maladies et insectes des plantes et arbres fruitiers.

Il est désirable que soit envisagée l'organisation d'une semblable station dans la région du Nord, où elle rendrait d'incontestables services aux planteurs de pommes de terre. La dépense à prévoir pour l'installation n'est pas élevée. D'ailleurs les planteurs ne se refuseraient pas, moyennant une cotisation fixée à l'hectare cultivé, à couvrir la majeure partie des frais d'organisation d'une station d'avertissements qui leur procurerait, outre la sécurité se traduisant par des plus-values importantes de rendement, la certitude d'une bonne conservation des tubercules.

LABOR.

Conseils aux Aviculteurs

LA VERDURE DANS L'ALIMENTATION DU LAPIN

Il existe dans la région du Nord (même dans les centres industriels) de nombreux éleveurs de lapins.

Les uns sont de véritables amateurs et envisagent les expositions ; les autres possèdent une ou deux femelles et élèvent quelques nichées, dont les produits sont destinés à la cuisine familiale ; d'autres enfin achètent sur le marché quelques jeunes lapereaux qu'ils nourrissent pendant un certain temps, puis les sacrifient et les remplacent au fur et à mesure des besoins.

Indépendamment des déchets de la cuisine (croûtons de pain, légumes, restes de soupe, etc.), et des produits achetés (avoine, son, foin), la verdure entre pour une très grande part dans l'alimentation de maître Jeannot. Cette verdure consiste en herbes récoltées un peu partout : dans les jardins, les champs, le long des haies et des routes et souvent aussi dans les terrains vagues qui environnent les agglomérations.

Il est évident que cette nourriture a l'avantage de plaire au lapin et de ne rien coûter à l'éleveur ; mais il est dangereux d'en abuser et de la distribuer sans tenir compte des plantes qui la composent.

Voici une classification des différentes plantes que l'on rencontre couramment dans notre région :

Verdure vénéneuse. — Plantes vénéneuses ou simplement nuisibles qu'il faut autant que possible éviter.

Ce sont : la ciguë, la colchique, la tanaisie, les renoncules, le pavot, le bouton d'or, les anémones, les primevères, les coquelicots en fleur, la moutarde, l'acoint, les mourons (même le blanc), les germes et les fanes de pommes de terre, les feuilles de chêne et de tremble, toutes les solanées : tomate, morelle noire, etc.

Notez que toutes ces plantes n'ont pas un effet foudroyant, c'est par un emploi permanent ou trop souvent renouvelé que les sujets en souffrent. Le lapin en liberté semble parfois rechercher la plupart de ces plantes, mais seulement en petite quantité et comme remède, tel le chien de la ville qui à la campagne se purge en broutant des brins d'herbe.

Le lapin lui aussi ne mange que la quantité nécessaire à sa santé mais au clapier il doit satisfaire sa faim, et cette nourriture peut l'indisposer fortement et même provoquer la mort.

Verdure aqueuse. — Tous les choux et toutes les salades sont des verdures aqueuses qui plaisent au lapin mais on ne doit s'en servir que de temps en temps pour varier les repas. Nous déconseillons l'emploi des feuilles de betteraves.

Verdure lactescente ou amère. — Le liseron, le laiteron, le pissenlit, le plantain, la chicorée sauvage, le sené sauvage, la trainasse, la renouée, le percepierre, etc., sont des plantes dont le lapin est friand. Donner la chicorée sauvage au moins une fois la semaine aux mères nourrices, mais ne pas exagérer, éviter d'en distribuer aux lapereaux, cette plante provoquant la diarrhée.

Verdure aromatique. — Thym, serpolet, sauge, estragon, hysoppe, fenouil, carottes sauvages, génévrier, anis, persil, céleri, cerfeuil, absinthe. Ces plantes donnent un parfum particulier à la chair des animaux qui sont à l'engraissement, dans certains cas, elles empêchent les maladies. Éviter de donner du persil aux mères qui allaitent.

Brindilles et feuilles d'arbres. — Acacia, tilleul, saule, frêne, hêtre, charme, érable, sont recommandables.

Fourrages d'hiver. — Luzerne, trèfle, sainfoin, tiges de légumineuses, orties séchées, foin et regain. Tous ces fourrages peuvent être distribués l'hiver en mélange.

Il faut varier la nourriture des lapins et donner de temps en temps un repas sec, même quand la verdure est abondante.

La verdure doit être distribuée par petite quantité à la fois aussitôt ramassée (même si elle est humide). A l'état sauvage le lapin ne reste pas sans manger pendant les longues périodes de pluie.

Donner juste la quantité nécessaire de verdure pour chaque repas, car s'il en reste sur la litière, elle fermente et peut occasionner de très graves maladies.

RÉPONSE A NOS LECTEURS

M. Louis M... à Somain (Nord). — Oui, un mâle suffit pour 20 femelles et si vous le nourrissez bien, donnant une bonne poignée d'avoine tous les matins en dehors de la ration de verdure, betteraves carottes, etc., vous pouvez, s'il est vigoureux, le faire saillir tous les trois jours, à condition de ne pas le laisser se fatiguer sur des lapines qui ne voudraient pas prendre le mâle.

Il est également inutile de faire saillir deux fois la même lapine à une heure d'intervalle ; une fois suffit et la mère ne fait pas un jeune de plus lorsqu'on multiplie les saillies.

Mlle Rose X... à B... — 1. Le Bouscat et le Vendée sont deux lapins blancs, mais le premier est beaucoup plus gros.

2. Chez le lapin la mue se produit deux fois l'an : 1. vers mai, 2. vers octobre. Il arrive que selon la température la mue est quelquefois avancée ou retardée.

P. D.

Les fraises et les framboises...

A BEWERWIJK, en Hollande, la récolte des fraises a commencé et les paniers bien alignés sur de petites voitures, sont emmenés au marché. (Photo Nyt)

Un concours agricole des races chevalines s'est déroulé hier à Bailleul

Après la manifestation, plus de 400 agriculteurs des Flandres, ont manifesté leur sympathie, à l'égard de M. J. Degrendel, récemment nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

EN HAUT : *La table du banquet où on remarque M. le Sénateur DES ROTOURS ; M. BÉZAGU, Sous-Préfet de Dunkerque ; Mme DEGRENDEL ; M. PLICHON, Député ; M. DEGRENDEL, Chevalier de la Légion d'honneur ; M. PIERRIER, Doyen du Conseil Général du Nord et le Commandant de gendarmerie PIERRON.* — EN BAS, à gauche : *M. le Député PLICHON avec M. BOSSUT, de la Maison Renaut ;* à droite : *M. le Sénateur DES ROTOURS, sur le haut de la butte, expliquant à M. DEGRENDEL la ligne de défense des Français lors de l'offensive de 1918 alors qu'il était attaché au G.Q.G. du secteur et blessé.* (Ph. Réveil)

Les manifestations-concours agricoles se suivent dans notre région si riche, si féconde, si fertile, aux plantureuses campagnes uniformément riches d'engrais, de canaux, de ruisseaux, d'exhubérante végétation.

En traversant cette plaine des Flandres, si belle, si touffue, si riche de réputation et d'industrie, on ne peut que ressentir une impression de fécondité et de richesse.

Oui, la plaine des Flandres est riche. Elle est riche, grâce aux cultivateurs intelligents et prudents, qui l'exploitent et la font fructifier au prix de mille sacrifices. Elle est belle aussi cette plaine dans ses paysages variés, dans cette curieuse succession rythmique de pâtures, de champs, de watergands, d'usines de bocages, d'horizons coupés de grands rideaux d'ormes et de peupliers, de monts et de plateaux.

Sur la butte

A **Bailleul**, sur la butte, nous nous étions rencontrés hier matin avec MM. des Rotours, sénateur ; Plichon, député ; Degrendel, ancien président de la Société des Agriculteurs du Nord, et Victor Desprez, le président actuel, ancien député, maire de Cappelle-en-Pévèle.

L'exposition des machines agricoles était fort intéressante, curieuse, instructive. C'était une manifestation idéale, très rarement vue, tant dans le Nord que dans le Pas-de-Calais où nous allons fréquemment lors de ces sortes de grandes manifestations agricoles. Mais, le paysage nous captivait... Là-bas, à gauche, le clocher de **Méteren**, pays du sympathique président de la Société des agriculteurs de l'arrondissement de Bailleul, M. Herreman, en face de nous les monts des Cats, le mont noir, le mont rouge, le mont aigu, la frontière... image des souvenirs de guerre que M. le sénateur des Rotours ne manqua pas d'évoquer car, lui-même, ancien combattant mutilé, se trouvait là pendant la tourmente, sur cette ligne qu'il dessinait du geste en présence de M. Degrendel...

Il fallait malgré tout quitter ces lieux et revenir à la réalité, à cette manifestation agricole organisée par le syndicat de la région et voulue, telle, par ces braves organisateurs dévoués du genre de M. Vaesken, vétérinaire à Bailleul, qui, trois semaines durant, ont voyagé à travers les Flandres pour rechercher les chevaux de sélection et, surtout, pour inviter les éleveurs à présenter leurs sujets de sélection.

Le cultivateur des Flandres est par trop modeste, en effet. C'est là presqu'un défaut et hier encore, au cours de cette grande et belle manifestation agricole de Bailleul, on ne cessait de le signaler.

Les personnalités

A cette fête annuelle agricole de Bailleul on notait donc la présence de MM. Bézagu, sous-préfet de Dunkerque ; des Rotours, sénateur ; Plichon, député ; Jean Hié, maire ; Herreman, conseiller d'arrondissement, ancien président du syndicat ; Paul Perrier, vice-président et doyen du Conseil général du Nord ; Joseph Degrendel et Mme ; Bataille, vice-président de la S. A. N.; Victor Desprez-Potié, président de ce groupement, ancien député, maire de Cappelle ; Carré, directeur départemental des S. A.; Neuville, directeur adjoint des vétérinaires du département ; Brethenoux, professeur d'agriculture ; le commandant de gendarmerie Pierron, de Lille ; le lieutenant Lambourg, d'Hazebrouck ; l'adjudant Thérage, de Bailleul ; About, directeur de l'Institut de Bailleul ; Merchier, secrétaire général de la S. A. N.; Bataille, Casimir Destombes, vice-présidents ; Georges Delsbroye, adjoint au maire de Bailleul ; Désiré Lefebvre, de Fretin-Templeuve, le promoteur de cette manifestation de sympathie en l'honneur de M. Degrendel ; Mulliez, secrétaire général de la mairie de Bailleul ; Notteau, Jules et Maxime Traisnel, Albert Degrendel, etc...

Les concours

Après le banquet et les allocutions prononcées par MM. Jean Hié, maire de Bailleul, conseiller général du Nord, président de la Société d'Agriculture, qui remit à M. Degrendel un magnifique bronze à l'occasion de son entrée récente dans l'ordre de la Légion d'honneur, César **Herreman**, Paul **Perrier**, **Bataille**, Victor **Desprez**, **Plichon**, député, des **Rotours**, sénateur et **Bézagu**, sous-préfet de Dunkerque, M. le secrétaire général Hémar Joseph donna lecture du palmarès, établi après de longues et délicates attentions des membres des deux jurys : MM. Neuville, Elie Outters, d'Herzeele ; Louis Podvin, de Vieux-Berquin, pour les juments suitées ; MM. Franchois Marcel, de Basinchove ; Albert Degrendel et Léon Bacquart pour les pouliches.

LE PALMARÈS

Récompenses aux vieux serviteurs : MM. Emile Smagghe, de Berthen ; Jules Charley, de Berthen ; Henri Croquette, de S.-J.-Cappel.

Aux exposants : Société Artésienne de Force-Lumière ; Maison Thomas Marquant, de Gondécourt ; Maison Delmotte, de Bailleul ; Maison Boutelle, constructeur de cuisinières à Bailleul.

1re catégorie, **juments suitées** : 1er prix, M. Ernest Louf, de La Gorgue ; 2e, M. Jules Huchette, de Berthen ; 3e, M. Paul Viéren, de Vieux-Berquin ; 4e et 5e, Ernest Louf.

2e catégorie, **juments** : 1er prix, Mme Bétrancourt, de Le Doulieu ; 2e, M. Traisnel Bourel, Le Doulieu ; 3e, M. Asseman René, Flêtre.

3e catégorie, **pouliches de 3 ans** : 1er prix, M. René Asseman, de Flêtre ; 2e, Mme Vve Dubaele-Dehoudt, de Merris ; 3e, M. Victor Lesage, de Flêtre et M. Henri Levoye, de Merville ; 4e, M. Romain Lamérant, de Nieppe et M. René Crinquette, de Vieux-Berquin ; 5e, MM. Jérôme Verhaeghe et Paul Verwaerde, de Bailleul.

4e catégorie, **pouliches de 2 ans** : 1er et 2e prix, M. André Lombart, de Bailleul ; 2e, M. Pierre Ugille, de Bailleul ; 3e prix (2 prix), M. Joseph Decherf, de Bailleul et de Méteren ; 4e, M. Evrard Duquesne, de Merville.

5e catégorie, **pouliches d'un an** : 1er, M. Vandenabeele Camille, de Boschèpe ; 2e, M. Marcel Notteau, de Bailleul ; 3e, (2 prix), M. J. Decherf, de Bailleul ; 4e, Mme Bétrancourt, de Le Doulieu ; MM. Maurice Verdonck, de Bailleul et René Jourdin, de Méteren.

Prix de bandes : 1er, M. Ernest Louf, de La Gorgue ; 2e, M. Traisnel Bourel, de Le Doulieu.

Etalons : prix : MM. Charles Dambres, de Flêtre ; Diérycke et Leroy, de Godewaersvelde. — R. L.

PORCS 2 mois castrés, 100 fr. Fco domicile assur mort. 6 mois Catal gratuit LACROIX, 26 rue Raspail, CHATEAUROUX 9118

LE IVe CENTENAIRE D'OLIVIER DE SERRES

Olivier de Serres, dont l'agriculture française célébrera cette année le quatrième centenaire, naquit en 1539 à Villeneuve-de Berg (Ardèche).

Non loin de cette petite cité vivaraise, il exploita le domaine du Pradel où il réalisa d'heureuses innovations et entreprit avec succès des cultures nouvelles. Il a expérimenté sur sa propriété et soumis à la critique de son jugement les multiples enseignements recueillis au cours de plusieurs voyages qu'il fit successivement en France et en Europe.

Cet illustre agronome mérita la faveur du roi Henri IV qui, en restaurant l'agriculture rendit la prospérité à son royaume.

En 1600, il a publié son principal ouvrage « Théâtre d'agriculture et mesnage des champs », véritable encyclopédie rurale, qui eut un succès considérable en France et à l'étranger. Du vivant même de l'auteur, huit éditions parurent successivement.

Le style d'Olivier de Serres est vivant et savoureux. Ses préceptes d'agronomie, d'économie rurale et domestique sont exposés avec le bon sens d'un praticien et le discernement d'un esprit méthodique et scientifique.

L'historiographe du roi Henri IV rapporte que ce souverain lisait chaque jour quelques passages du « Théâtre d'agriculture ».

Le roi Henri IV s'intéressa particulièrement à la culture du mûrier que préconisait Olivier de Serres et, sur son ordre 15 à 20.000 mûriers furent plantés aux Tuileries pendant qu'une magnanerie pour l'élevage des vers à soie y était construite.

La plantation d'un mûrier dans les jardins des Tuileries en Juin prochain, commémorera d'ailleurs cet événement.

Le Comité national Olivier de Serres créée sous les auspices de l'Assemblée permanente des présidents des Chambres d'Agriculture et avec le haut patronage de M. le Président du Conseil, de M. le Ministre de l'Agriculture, de MM. les Ministres de l'Intérieur, des Finances, des Travaux publics, du Commerce, du Travail, des Postes, Télégraphes et Téléphones, de l'Economie nationale, organisera une série de manifestations qui mettront en honneur la civilisation paysanne française, dont Olivier de Serres fut l'un des meilleurs artisans.

C'est sur l'initiative du Comite que notamment la Bibliothèque nationale prépare une exposition intitulée « Les travaux et les jours » et consacrée à la vie rurale française depuis le moyen âge jusqu'à l'époque d'Olivier de Serres et que la Chambre de Commerce de Lyon organise une présentation de soieries anciennes au Musée historique des tissus de Lyon pour commémorer l'impulsion donnée par Olivier de Serres à la sériciculture et à l'industrie de la soie en France.

UNE INNOVATION : LE SALAIRE DIFFÉRÉ

Le Président du Conseil dans un de ses derniers discours a annoncé que serait publié prochainement le « Code de Défense de la Famille française ».

En premier lieu il est question d'instituer à titre d'essai « le prêt au mariage » en faveur des agriculteurs, afin d'encourager le maintien à la terre et d'enrayer la dénatalité.

Une autre innovation en faveur de l'agriculture : « le salaire différé ».

Voici un exemple que vient de publier un confrère et que rapporte « Le Fermier », dans son numéro du 8 Juin :

« Dans une famille d'agriculteurs, deux enfants. L'un est parti à la ville, profitant de l'intégralité de son salaire, l'autre reste aux champs, auprès de ses parents et est très peu payé.

« Sous la législation actuelle, si au bout de quinze années, les parents viennent à disparaître, l'héritage est divisé entre les deux enfants, à parts égales, si bien que le premier profite des quinze années de travail fourni par son frère.

« Le salaire différé » prévoit que le ou les enfants restant à la ferme auront droit à un salaire en sus de ce qu'ils touchent normalement et d'une valeur égale à la moitié du salaire normal d'un ouvrier agricole.

« Ce salaire supplémentaire, ils ne le toucheront pas, mais il sera porté en compte sur un livret spécial. Au moment de l'héritage, les propriétaires de ces livrets pourront se porter créanciers de la somme inscrite en compte et ceci avant le partage.

Ainsi ils bénéficieront du fruit de leur travail.

PORCS J'expédie franco de port et d'emballage votre gare de lots porcs oreilles tombantes assurés un mois contre la mortalité :

Laitons 2 mois env 200 Porcs 25 kgs env 300
Porcs 15 kgs env 210 Porcs 30 kgs env 320
Porcs 20 kgs env 240 Porcs 35 kgs env 360

EVAUS Lacoquille (DORDOGNE)

Échos et Informations

LA RÉCOLTE DES CÉRÉALES EN TUNISIE

Au cours d'une réunion tenue par la Direction des affaires économiques, à laquelle assistaient des délégués des chambres mixtes du Centre et du Sud Tunisien, la **récolte d'orge** a été estimée à 3.500.000 quintaux. Compte tenu des besoins de la consommation, l'excédent atteindrait 1 million de quintaux.

La récolte de blé dur oscillerait autour de 2.900.000 quintaux et celle des blés tendres à 2.100.000 quintaux.

FERMIERES ! Souvenez-vous que les **TOURTEAUX SCHILFERS PROVENDA** été, donnent un Beurre consistant et d'un goût exquis 2537

AVIS AUX PLANTEURS DE MAUVES ET GUIMAUVES

Les pucerons verts, bien connus sous le nom d'**emmeiure**, étendent leurs ravages dans les cultures. Les planteurs doivent intervenir rapidement s'ils veulent limiter les dégâts. Il est complètement inutile de recourir aux expédients habituellement employés : purin, pulpes, etc... Ces produits n'ont aucune action sur les pucerons.

Il importe tout d'abord de soutenir la végétation de la plante par un apport de nitrate à raison de 2 kg. à l'are. Les pucerons seront détruits par des pulvérisations à base de nicotine. La bouillie est ainsi préparée : eaux, 10 litres ; savon blanc, 75 grammes ; carbonate de soude (cristaux), 3 grammes ; nicotine, 40 à 50 grammes.

Il faut utiliser de la nicotine contenant par litre 500 gr. de produit actif. Si l'on ne dispose que de nicotine à 10 %, la dose à employer sera 5 fois plus forte. La pulvérisation doit être faite avec un pulvérisateur donnant une pression suffisante : **le jet sera dirigé sous les feuilles pour bien atteindre les parasites.** Ne pas traiter avec la rosée matinale.

LE GÉNÉRAL NOGUÈS ET LES OUVRIERS AGRICOLES BERBÈRES EN FRANCE

Monsieur Yvan Martin, Chef du Cabinet Civil du Résident Général de France au Maroc, au nom du Général Noguès, a visité aujourd'hui les exploitations agricoles dans les régions de Pithiviers et de Mormant, employant pour leurs travaux saisonniers des ouvriers berbères en provenance du Maroc.

Il était accompagné de M. Julien Secrétaire Général du Haut Comité Méditerranéen et des Directeurs des principaux Syndicats agricoles de la région parisienne.

Ils ont été reçus dans chaque département par les Directeurs des Offices de Placement et les Directeurs des Services Agricoles.

C'est en accord avec le Protectorat de la République Française au Maroc, le Ministère du Travail et le Ministère de l'Agriculture que, devant les excellents résultats d'un essai d'emploi de cette main-d'œuvre agricole berbère en 1938, l'introduction de ces ouvriers a été largement étendue en 1939, par l'intermédiaire de la Fédération des Employeurs de main-d'œuvre agricole de France.

Au cours de cette enquête, M. Yvan Martin a eu l'occasion de constater combien les patrons ont été satisfaits de l'emploi de cette main-d'œuvre.

Il est heureux pour l'agriculture française de trouver dans nos pays de protectorat, une main-d'œuvre de complément dont l'emploi présente un grand intérêt tant pour le recrutement en paix comme en guerre, que pour le fait que les salaires de ces ouvriers restent dans le circuit du franc français.

Une femme joue sa chance

par Albert Boissière

Résumé des précédents feuilletons

Josette Ducor, fille d'un gros commerçant, a épousé un jeune auteur dramatique, Vincent du Boulay, déjà grisé par le succès. A la suite d'une scène brève autant que stupide, Vincent prend une valise et s'en va, sans que sa femme le retienne. Le hasard guide ses pas vers la gare Saint-Lazare.

Mais, voilà ! Le métèque, l'amour-propre froissé, l'esprit de taquinerie, le respect humain, l'ambition secrète et inavouée d'avoir toujours le dernier mot, un camion de Messageries de l'Ouest-Etat, qui descendait vers la Concorde avec un panneau-réclame, avaient brusquement passé sur tout cela et entraîné une décision irréfléchie, sœur cadette d'un mouvement impulsif qui obéit, jour et nuit, à ses réflexes, sans en contrôler le bien-fondé.

Le panneau-réclame, enrichi d'un beau chromo art renouveau, alléchait le passant avec cette annonce périmée : « La grande semaine à Deauville ».

— Tiens ! Tiens ! Voilà mon itinéraire tout indiqué.

Si Vincent du Boulay eût réfléchi une minute, il eût constaté que l'Assomption était le 15 août et que la date du journal qu'il avait en main portait celle du 27.

Vincent du Boulay agit sans réfléchir et se fit conduire dans la cour du Havre avec l'intention de prendre un aller et retour pour la plage de choix, afin de tenir la dragée haute à Josette et lui prouver, pour la première fois qu'il était le maître.

Mais après avoir quitté le quai de départ de l'express de 14 h. 10, formé sur la voie 2, il fut intrigué par une coïncidence qu'il jugea, dès l'abord, amusante et sans danger.

Dans le compartiment de premières où il échoua, un voyageur semblait l'attendre.

Il portait, des pieds à la tête, le costume exactement pareil à celui que l'auteur dramatique avait acheté, le matin même, aux Stanley Tailoys, de la rue des Mathurins. Mêmes souliers à semelles crêpe, même casquette de sport, même complet, la cravate de foulard pareille, la montre-bracelet, la mallette en pégamoïd, dans le filet.

De toute évidence, le jeune homme — c'était un garçon de vingt à vingt-cinq ans — avait, lui aussi, acheté un trousseau d'homme pour trois billets. Et du Boulay eut la subite révélation qu'il pouvait y avoir, dans leur cas, cinquante ou cent personnes par les rues de Paris.

Et il s'assit en face du voyageur qui lui ressemblait comme un frère.

Or, ils n'étaient pas arrivés à Mantes-la-Jolie que les deux voyageurs à destination de Deauville étaient devenus une paire d'amis.

— Honoré gentleman, pérorait le compagnon de voyage en s'éventant avec un journal britannique, car la chaleur devenait intolérable, je vous ai dit ce que je ne dirais pas à un compatriote. Oui, j'aime la France pour des raisons multiples. Je parle la langue comme un natif de Paris, est-ce exact ?

— Cela l'est ! approuvait du Boulay qui, pour ne pas être en reste de compliments, renvoyait :

« Moi j'aime l'Angleterre pour des motifs pareils. Mon père fut interprète aux armées alliées pendant la grande guerre. Il a traduit deux romans de Golsworthy. La paie venue, il a décidé : « En prévision d'une dernière guerre, je veux que mon fils unique soit le digne héritier de son père ». Et il m'a envoyé passer deux années à Douvres, chez un armateur de ses amis. Et j'aurais étudié à Oxford que je n'userais pas mieux de votre langue. D'ailleurs, j'espère bien traduire un troisième roman de Golsworthy.

Le jeune Britannique esquissa une moue significative.

— Moi, avoue-t-il, honoré gentleman, je suis comme vous fils unique d'un père mort à Manchester, millionnaire comme de juste. J'avoue sans fausse honte, un vice terrible handicape toutes les vertus que je pourrais avoir.

— La plus belle moitié du genre humain, sans doute, car Eve n'a pas de patrie ?

L'originaire de Manchester envoya, avec un mépris évident, la fumée de sa cigarette vers le filet au-dessus de sa tête, où fraternisaient les deux mallettes sorties en série de chez Stanley Tailors.

— Peuh !

— Les stupéfiants ?

— Ah ! sûrement non ! Même pas le wisky national !

Et il avoua, avec un profond soupir de bête blessée :

— Le jeu !

— Ah bon ! Et Deauville vous attire.

— Comme tous les endroits de superluxe où l'on perd son argent.

— Et vous perdez ?

— Tout ce que je sais. Ce soir et demain, j'en fais à vous la confidence, je joue mon va-tout, les dernières cent mille livres de l'héritage. Voilà.

Et le jeune homme de vingt-cinq ans, tel un pantin désarticulé, laissa tomber sa tête dans ses mains fébriles.

Puis, les yeux extraordinairement brillants :

— Si je perds avec ma dernière carte, ma suprême chance, j'en serai réduit au chèque sans provision.

— Ou à l'assassinat classique du garçon de recette, pour vous refaire, plaisanta l'homme de théâtre, en désignant à la première page de son journal la tête du dernier assassin à la mode.

Le Britannique eut une seconde moue de lassitude. Il exprima :

— Ceci, honoré gentleman, n'est pas l'humour de ma race.

Le train stoppait. Le cheminot de service, le long de la rame de wagons, annonçait la station : « Beaumont-le-Roger ».

Vincent du Boulay dit à son étrange compagnon de voyage :

— Si vous ne m'intéressiez pas si exceptionnellement, monsieur, je prendrais ma valise et obéirais à l'invitation du chef de train. Mais ce sera pour une autre fois. Et si vous connaissiez mon histoire, comme je connais maintenant la vôtre, vous avoueriez que ceci est de l'humour : un agrément, non prévu sur l'horaire, de l'express à Beaumont-le-Roger.

L'express avait repris sa marche, sous un soleil de plomb, à travers la grasse Normandie. Le jeune homme, esclave de son vice, avait allumé une nouvelle cigarette.

Il reprit, retrouvant dans les volutes de la fumée, le fil d'un discours qui lui tenait à cœur, sur l'assassinat d'un garçon de recette dont il se déclarait, à bien réfléchir, absolument incapable.

— Thomas de Quincey a écrit un essai, parmi ses plus originaux essais, que vous ne connaissez peut-être pas, honoré gentleman. Il est intitulé : Essai sur l'assassinat considéré comme un art. Il parut originalement, voilà plus d'un siècle, exactement au mois de février 1827, dans le « Blackwood's Magazine ». Le premier chapitre était intitulé : Avertissement d'un homme maladivement vertueux, et débutait par ce qui paraîtra à vous, Latin, un paradoxe d'Anglo-Saxon. Cette tirade liminaire, je l'ai retenue comme une leçon qui doit porter ses fruits. La voici : « La plupart de ceux qui lisent ont probablement entendu parler d'une Société pour la propagation du vice, ou du Club du feu de l'Enfer, fondé au siècle dernier par sir Francis Dashwood. Ce fut à Brighton, je pense, qu'il y eut une Société formée pour la suppression de la vertu ». Je ne vous ennuie pas ?

— Certes non, cher monsieur. Continuez de m'instruire, je vous prie. Je ne connaissais de Quincey que les Derniers jours de Kant.

— Le club dont je vous parle et où l'on se livrait à des débauches inouïes, suivant les commentaires du professeur d'Edimbourg, M. David Masson, dans l'édition de Thomas de Quincey en 1897, compta, parmi ses membres, les poètes Churchill, Lloyd et Withehead. S'il existait à ce jour, vous voyez qu'on pourrait être en plus mauvaise compagnie.

— Allons donc ! Vous vous vantez, concilia du Boulay. Le nom honorable de votre père vous interdit...

— Chut ! fit l'Anglais, un doigt sur ses lèvres rasées jusqu'au sang. Voilà, précisément, où le bât me blesse. Prédestiné au suicide, qui est ma seule porte de sortie, je suis dans le vaste monde, un anonyme. Je n'ai qu'un vice : le jeu, je vous en informai, et qu'une vertu qui domine le reste de mes actes réduits à zéro, à part le coup de browning final, le souci constant de ne pas déshonorer le nom de mes ascendants.

« A l'hôtel d'où je sors (XVe arrondissement), j'étais hier un Canadien. Au palace de Deauville où je dormirai ce soir, mon inscription sera celle d'un prospecteur à Prétoria. Et ainsi de suite. Tous les dominions y passent à tour de rôle. Seule, la métropole est épargnée. Et vous pensez bien qu'avant d'en finir avec la vie je détruirai mon passeport, ma carte d'identité.

D'un geste las, il désigna le filet :

(A suivre)